

deux ans dans un pensionnat de Brest, où elle avait étonné tout le monde par son intelligence et ses progrès, il l'avait épousée, au retour d'une de ses courses.

—Vous êtes fou, mon cher, lui dirent ses amis; vous pouviez faire un bon mariage, et vous allez chercher votre femme au pied d'une haie!

—Je l'ai choisie pour moi, ou plutôt Dieu me l'a envoyée, répondit le capitaine. Permettez-moi de faire mon bonheur à ma guise. Mon bras est à la France, mais mon cœur est à moi. Si jamais j'ai à m'en repentir, je me ferai tuer sous mon pavillon.

Josselin fut heureux en ménage, mais, dans son dernier combat, un boulet lui brisa une jambe,

—Ce diable de coup de canon a souné trop tôt ma retraite! s'écria l'intrépide corsaire; allons planter mon pavillon déchiré sur le pignon de ma cambuse de terre, et manger du biscuit tranquillement, jusqu'à ce que ma dernière dent suive ma jambe.

Retiré dans ses foyers, il devint le bienfaiteur de tout ce qui l'entourait. Il aidait de sa fortune à doter les jeunes ménages pauvres; il rachetait du service les fils des artisans laborieux qui avaient besoin de leurs bras pour vivre; il payait les avocats de ceux qui n'avaient pas de ressources pour se faire rendre justice. C'était la Providence de tous les malheureux.

—Pourquoi donc, lui disaient encore ses amis, ne pas vous établir à la ville, qui vous offrirait tant de distractions? Vous vivez comme un ours, quand vous pourriez avoir un hôtel confortable, et fréquenter avec éclat la bonne société. Vous pourriez être maire, ou membre du conseil général....

—J'aime mieux, répondit Josselin, être le père de mes paysans. La bonne société est partout où il y a du bien à créer. J'ai besoin d'activité, de grand air et de liberté. Je ne puis plus donner la chasse aux Anglais; je veux la faire à la misère, et c'est une fière besogne devant laquelle mon vieux pavillon ne s'abaissera jamais.

Le courage du digne capitaine devait être mis à une rude épreuve. Il perdit, dans la même année, sa femme et ses deux enfants. Il s'enferma pendant tout un mois pour pleurer, sans permettre que qui ce fût l'approchât. Puis un beau jour, il reparut, l'œil calme et le front serein. Le curé du village voulut lui adresser quelques consolations.—Merci, monsieur, lui dit Josselin; je me suis courbé devant Dieu qui est notre maître à tous; j'appartiens maintenant à un autre monde. Je sens que ma femme et mes enfants me suivent partout; je les entends, je leur parle, et je vis avec eux au fond de mon cœur. Je vous en prie, laissez-

moi; mes souvenirs sont plus doux que toute consolation.

Pourtant la vie ne tarda guère à lui sembler déserte, et le monde, décoloré. Il entreprit un voyage pour se distraire. Mais ce soulagement fut aussi faible que passager. Il revint et s'enferma chez lui. Souvent, les yeux rouges de pleurs, il restait des heures entières au fond de son cabinet. Quelques paysans venaient de temps à autre, pour le consulter, et restaient interdits devant sa douleur muette. Tout le monde partageait son deuil.

—Vous avez pitié de moi, mes braves gens, disait le capitaine, en essuyant ses joues humides, du revers de son vieil uniforme de combat, qu'il ne quittait plus. Vous me plaignez, mais, je vous en prie, ne me parlez point du passé. Le chagrin m'est devenu nécessaire; c'est une partie de ma vie. J'en ai contracté l'habitude; c'est un compagnon plus fidèle que la gloire.

Ses distractions, quand il en cherchait, n'étaient plus que des œuvres de charité bienfaisante. Il allait assister l'indigent sous la chaumière, et tendait une main secourable au mendiant agenouillé sur les chemins du voyageur.

Un jour, à la fête patronale de Lambezellec, il était venu s'asseoir sur un tronc d'arbre vermoulu, et regardait de loin les danses joyeuses des villageois. Mais ses yeux ne voyaient rien; son esprit était ailleurs; l'aspect de cette robuste jeunesse le faisait penser à ses enfants. Sa belle figure toute cicatrisée était empreinte d'une sombre mélancolie; des larmes furtives coulaient de ses paupières et venaient se perdre dans son épaisse moustache grise.

Tout-à-coup des nuées orageuses s'étendirent sur le ciel; un vent fougueux souleva la poussière et tordit en gémissant les branches des grands arbres. De larges éclairs, précurseurs d'une violente tempête, sillonnaient les airs. Garçons et jeunes filles, éperdus, cherchaient partout un abri. Les boutiques des marchands pliaient bagage au plus vite, et les ménétriers effarés avaient disparu des premiers.

Le capitaine Josselin restait seul immobile, au milieu du fracas de l'orage.—Bientôt la pelouse fut abandonnée; il n'y resta plus qu'un pauvre enfant d'une douzaine d'années, frêle et malingre, à demi couvert d'une veste de bure percée de trous, et d'un pantalon soutenu par une corde passée en sautoir. Cette misérable petite créature courait nu-pieds, et ses longs cheveux châtons s'échappaient en boucles naturelles de dessous un bonnet de laine fauve tout crasseux. Le capitaine Josselin remarqua que, malgré le piteux état de son équipage, l'enfant avait des mains délicates et blanchettes, un œil bleu fort doux, et rayonnant d'intelligence.

P. CHRISTIAN.

(A continuer.)